

dit que la Russie constitue un danger tant pour l'Allemagne que pour la monarchie austro-hongroise et que la sagesse commande

« dans l'état présent de la crise balkanique, une intervention opportune et énergique, contre l'action systématique de la Russie, intervention qui ne pourrait peut-être pas s'opérer plus tard avec un effet rétroactif » (Livre blanc, autrichien, juin 1919.)

Kautsky commentant ce texte y voit avec raison la théorie de la « guerre préventive ».

L'Etat-Major russe reçut-il sur l'entrevue de Konopisch des renseignements plus précis ? Le laissa-t-il croire, poursuivant ses propres desseins ? Toujours est-il qu'un témoignage très précis nous révèle la provocation russe. Le professeur Stanoyé vitch écrit dans une brochure sur les *Origines de la Guerre*, parue en 1923 à Belgrade (14) :

« Après l'entrevue de Guillaume II et du prince héritier François-Ferdinand à Konopitschl le colonel Dimitriévitch, chef du service des Renseignements de l'Etat-major reçut un communiqué secret de l'Etat-Major russe, affirmant que la Russie connaissait avec précision le caractère et les fins de l'entrevue. L'Allemagne aurait approuvé un projet autrichien d'invasion de la Serbie. Elle aurait promis son appui. D'autres renseignements recueillis par le colonel Dimitriévitch confirmèrent l'exactitude de ceux de l'Etat-Major russe. Des bruits alarmants et fantaisistes se répandirent, la nervosité générale devint intolérable, l'atmosphère se chargea d'électricité. »

D'après le professeur Stanoyévitch — qui ne fait qu'enregistrer des propos tenus en 1915 par Dimitriévitch —, le chef de l'Unité ou la Mort pensa que l'assassinat de François Ferdinand... écarterait la guerre. Le 15 juin, Apis réunit le comité central de l'Unité ou la Mort et l'informa qu'avec Tankositch il avait envoyé des terroristes à Sarajevo frapper l'héritier d'Autriche. Le Comité exigea que l'action fût décommandée ; il était trop tard (dès le 15 juin ? !).

Enorme aveu involontaire, comme nous en recueillerons plusieurs autres. Fourbes médiocres, les gouvernants serbes s'accusent en s'excusant. Professeur d'histoire à l'Université de Belgrade, asservi à la raison d'Etat, M. Stanoyévitch a rédigé ce document sur la demande de ses maîtres, afin de disculper la Serbie officielle !

Sur le rôle décisif de Dimitriévitch il existe encore deux témoignages excellents relevés notamment par M. Morhardt : Mehmedbatchitch, l'un des conjurés de Toulouse et qui fut aussi, l'un des participants directs de l'attentat même (après lequel il gagna la montagne) assista le 25 juillet 1920 à Sarajevo aux funérailles solennelles des terroristes, dont les restes exhumés avaient été amenés de Bohême. Sur la tombe de ses camarades de combat, il glorifia leur chef Apis. D'autre part, M. Boghitchévitch déclare avoir eu connaissance des aveux de Dimitriévitch au procès de Salonique sur l'attentat de Sarajevo.

(14) De même que Pokrovsky, M. MORHART en a fait état dans son livre : *Les Preuves (Quelques Aveux, p. 106 et suivantes)*.

Insistons sur un point. Dimitriévitch est le chef du Service des Renseignements de l'Etat-Major serbe. En cette qualité, il doit collaborer étroitement avec l'Etat-Major russe, représenté à Belgrade par l'attaché militaire auprès de M. Hartwig, Artamonov.

Vassili Artamonov

Et voici un témoignage nouveau, capital.

Le colonel Bojin Simitch (15) de l'armée serbe, républicain aujourd'hui en exil, a bien voulu me confirmer par le menu, avec une précision absolue, les récits de Goloubitch et de Bastaitch, déjà corroborés, on le voit par divers témoignages concordants. M. Bojin Simitch fut l'intime ami de Dragoutine Dimitriévitch, qu'il appelle avec fierté « notre Bakounine ».

« Apis, m'a-t-il dit, collaborait de façon quotidienne avec l'attaché militaire russe, Artamonov. Par Artamonov, il connut les résultats de l'entrevue de Konopitschl, fort naturels en raison de la fermentation des slaves d'Autriche depuis la victoire serbe. Par Artamonov, il sut que François-Ferdinand assisterait aux grandes manœuvres de Bosnie. »

« François-Ferdinand lui apparaissait comme l'homme qui nous avait chassés d'Albanie, de Durazzo, de Sculari, l'homme qui voulait annuler la paix de Bucarest. Sa mort, c'était la camarilla militaire austro-allemande décapitée, la guerre différée — nous n'étions pas prêts — ou au contraire la préparation autrichienne interrompue par de brusques hostilités. C'était peut-être le soulèvement des Slaves d'Autriche-Hongrie. »

« L'hypothèse de la guerre immédiate étant plausible Apis crut devoir, avant d'agir, consulter Artamonov. Il le mit au courant des préparatifs de l'attentat. L'attaché militaire russe différa de quelques jours sa réponse. Ce fut textuellement :

« — Marchez. Si l'on vous attaque vous ne serez pas seuls. »

« L'intervalle entre la question et la réponse montre qu'Artamonov avait consulté ses chefs. Qui ? Hartwig certainement. Hartwig savait tout : c'était la conviction d'Apis. Probablement aussi Saint-Pétersbourg où Hartwig avait des amis personnels ; Sazonov ? Nous ne l'affirmerons pas. La politique de l'ambassadeur ne s'accordait pas dans tous les détails avec celle du ministre. »

« Artamonov connaissait bien l'activité de la Main-Noire. Je crois qu'il lui versa quelques 8.000 francs pour la propagande serbe en Autriche. »

Les faits que nous révèle M. Bojin Simitch ne sont pas connus que de lui seul. Tôt ou tard, ce premier témoignage catégorique sera formellement confirmé par plusieurs autres. — Je viens d'apprendre qu'un journaliste viennois a recueilli lui aussi, un témoignage analogue et se décide à le publier. Je n'en ferai pas état : c'est celui d'un homme — d'un républicain serbe — en ce moment au pouvoir de ses ennemis.

(15) M. Bojin Simitch compte publier ses souvenirs sur l'attentat de Sarajevo et le procès de Salonique.

Le double jeu de M. Patchitch

Ainsi les fils du complot se tendent jusqu'à Saint-Pétersbourg. Peut-être passent-ils, d'une façon plutôt mystérieuse, par Vienne.

Le gouvernement serbe pouvait-il ignorer ce qui se passait dans l'Unité ou la Mort, société dirigée par un officier supérieur, société secrète mais « patriotique connue des autorités compétentes » et dont « les actes étaient conformes aux intentions de ces autorités » ainsi qu'il est dit dans une déclaration signée le 28 février 1924 par des officiers condamnés au procès de Salonique ? On l'admettrait malaisément. Mais un autre fait contribue à lever nos doutes. Danilo Illitch disposait d'une dizaine de jeunes révolutionnaires dévoués : Gavriilo Princip, Mehmedbatchitch, Grabesch, Tchabrinovitch, Popovitch, Tchoubrilovitch, Rantchévitch. Mais il avait parmi eux un agent du parti radical, c'est-à-dire de M. Patchitch, l'employé de chemin de fer, Milan Tsiganovitch. M. Liouba Iovanovitch a d'ailleurs reconnu que ses collègues M. Patchitch ainsi que M. Protich, alors ministre de l'intérieur connaissaient la conjuration et les conjurés.

On reçut même paraît-il, à Vienne, de Serbie, un discret avertissement. M. Iova Iovanovitch représentant diplomatique de Serbie à Vienne en 1914 interrogé par la presse viennoise sur ce point controversé, mû lui aussi par le désir de disculper son gouvernement, a publié dans la *Neue Wiener Tagblatt*, du 28 juin 1924 un article où tous les mots sont pesés — et lourds ! Apprenant que les manœuvres de l'armée austro-hongroise auraient lieu non loin de Sarajevo, le jour d'un deuil national pour la Serbie, que les Serbes y seraient les ennemis présumés, que l'archiduc héritier y viendrait, ce diplomate aurait fait de sa propre initiative (!) une démarche auprès du ministre des Finances de l'Empire et haut-commissaire civil de Bosnie, M. de Bilinsky.

« Je me rendis chez M. de Bilinsky vers le 5 juin... Je lui dis que ces manœuvres provoqueraient chez les Serbes le plus vif mécontentement et seraient considérées comme une provocation. Les manœuvres sont périlleuses en de telles conditions ! Il pourrait se trouver parmi les jeunes Serbes un homme capable de décharger son fusil ou son revolver — et pas à blanc. Cette balle pourrait toucher celui qui la braverait. Il serait bon, il serait rationnel que l'archiduc François-Ferdinand ne vint pas à Sarajevo et que les manœuvres n'eussent lieu ni en Bosnie, ni le jour de Kossovo... — M. de Bilinsky prit acte et me répondit simplement qu'il ne régnait aucune effervescence en Bosnie. »

M. de Bilinsky, singulier homme d'Etat autrichien qui devait finir dans la peau d'un... homme d'Etat de la République polonaise (les patriotismes ministériels sont quelquefois interchangeables) s'abstint de transmettre cet avertissement à son collègue des Affaires étrangères, Berchtold. Des auteurs allemands ont accusé, avant même de connaître ces détails, le Bilinsky de négligence criminelle. Le fait est qu'une étrange incurie, s'ajoutant à une provocation politique d'une insolence sans bornes, rendit possible le succès de l'attentat. L'entrée de François-Ferdinand

dans la capitale du pays slave en fermentation est fixée au 28 juin, depuis six siècles jour de deuil national pour les Serbes : Le *Vidov dan*, anniversaire de l'irréparable défaite que les Turcs infligèrent aux yougoslaves, à Kossovo, en 1389. L'archiduc héritier, haï des populations que sa présence outrage, doit traverser la ville, en automobile découverte, par des rues étroites. Ndelko Tchabrinovitch jeta sa bombe. L'archiduc et l'archiduchesse indemnes, continuent leur chemin, suivant l'itinéraire prévu, pour être quelques instants plus tard abattus à coups de revolver par Gavriilo Princip. Tant d'incapacité de la part d'une police impériale doit surprendre. On ne peut s'empêcher de se demander si le désir d'avoir enfin un bon prétexte de « régler le compte des Serbes » y était tout à fait étranger ?

A quels mobiles obéissait M. Patchitch en laissant faire à Belgrade et Sarajevo pour avertir doucement à Vienne ? D'abord il laissait faire la politique russe. La guerre il la souhaitait depuis longtemps. Ne disait-il pas en août 1913 à M. Boghitchévitch : « Dès la première guerre des Balkans, j'aurais pu, pour conquérir la Bosnie et l'Herzégovine, laisser les choses aller jusqu'à la guerre européenne ; je craignais seulement de devoir faire de trop grandes concessions aux Bulgares en Macédoine... Et à M. Politis, délégué grec à la conférence de la paix à Bucarest (1913) : « La première manche est gagnée, maintenant, il faut préparer la seconde manche contre l'Autriche ? » Il n'avait garde de se mettre en travers des desseins de Dimitriévitch. Enfin jouant toujours plusieurs cartes à la fois, il se réservait en cas d'échec à Sarajevo, d'ouvrir les enquêtes qu'on n'eut pas manqué d'exiger et de se débarrasser des officiers avancés groupés autour d'Apis. A qui connaît la physionomie et la vie de ce vieux forban grandi dans les coulisses de la politique orientale, cette attitude n'a rien de surprenant (16).

Ainsi quatre facteurs convergents déterminent l'attentat de Sarajevo : 1. l'initiative des jeunes nationalistes révolutionnaires yougoslaves ; 2. la provocation russe ; 3. la provocation autrichienne ; 4. l'intrigue de M. Patchitch.

Les faits mêmes sont connus.

Voya Tankositch fournit aux terroristes les armes, bombes — de la manufacture d'Etat de Kragujevatz — et revolvers. Milan Tsiganovitch lui servit d'auxiliaire. L'enquête autrichienne vit plus tard en Tsiganovitch l'un des principaux coupables. M. Patchitch fit passer son agent en Albanie. Tsiganovitch ne devait reparaitre qu'au procès de Salonique en qualité — naturellement — de témoin à charge. Après ce procès, le gouvernement serbe le fit partir pour l'Amérique, muni d'un passeport au nom de Danilo vitch. Tsiganovitch-Danilovitch rentra au bout de

(16) M. Nicolas Patchitch, ingénieur de profession, plus qu'octogénaire aujourd'hui, est allé sa vie durant de complot en provocation et de reniement en trahison. Détenteur au déclin de ses jours d'un pouvoir dictatorial, M. Patchitch a été qualifié par son ancien ami et collègue M. Stoyan Protich de « père de la corruption ».